iii

LE MARQUIS DE LA JONQUIÈRE

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU CANADA

Les Canadiens n'ont eu garde d'oublier les noms des Français qui ont colonisé la Nouvelle-France d'Amérique et qui l'ont si vaillamment défendue contre les Anglais, de même que les citoyens des Etats-Unis ont associé aux hommages rendus à Francklin et à Washington, les généraux La Fayette et Rochambeau. C'est ainsi qu'ils ont donné le nom de Jonquière à un district de la province de Québec, en souvenir du marquis de la Jonquière, chef d'escadre, gouverneur général de la Nouvelle-France, de 1746 à 1752. Mais nous aussi, hommes du vieux monde, nous aimons à nous souvenir. C'est ainsi que le marquis Camille de la Jonquière, héritier de ce nom illustre, vient de consacrer au gouverneur du Canada une biographie pleine d'intérêt et écrite d'après les documents officiels (1).

Tous les historiens français et canadiens, ont d'ailleurs rendu justice à son administration. Mais les détails même de sa vie étaient restés peu connus. C'est ainsi que dans son *Dictionnaire historique de la France*, M. L. Lalanne, généralement mieux informé, le fait naître au château des Graïsses (?), en 1680 ; lui donne le titre de lieutenant général des armées navales et le fait mourir des suites de ses blessures en 1753. Ce court article renferme presque autant d'erreurs que de mots.

Pierre Jacques de Taffanel, marquis de la Jonquière, naquit à Graulhet, petite ville de l'Albigeois, en 1683. Il servit pendant cinquante-cinq ans, prit part à vingt-neuf campagnes sur mer, reçut, le 1er avril 1746, sa nomination de chef d'escadre et de gouverneur général de la Nouvelle-France. Ces grades élevés qui furent le couronnement d'une longue carrière si honorablement remplie, furent pour le nouveau gouverneur l'occasion de terribles épreuves. Au lendemain de Fontenoy, la France, après la

(1) Marquis de la Jonquière (Camille), *le chef d'escadre marquis de la Jonquière, gouverneur général de la Nouvelle-France et le Canada, de 1749 à 1752*. Paris, Garnier frères, 284 p., in-12, portrait.

prise de Louisbourg, la forteresse la plus considérable de nos possessions d'outre-mer, avait résolu, en 1746, d'envoyer au Canada un armement considérable sous le commandement du duc d'Anville. Il comptait 10 vaisseaux de ligne, 5 frégates, 35 navires chargés de troupes et de provisions, 700 canons et 4,690 hommes d'équipage. Jamais la France n'avait fait un tel effort pour ses colonies. Malheureusement si le marquis de la Jonquière, formé à l'école de Dugay-Trouin, et avant fait ses preuves à la bataille navale de Toulon, aux Açores et aux Antilles, était incontestablement à la hauteur de sa mission, l'insuffisance des hommes d'équipage, la division du commandement, par suite de la présence du duc d'Anville sur la flotte, les retards qu'éprouva le départ de l'expédition, la lenteur incroyable de la navigation, enfin l'inclémence des éléments et l'invasion de l'épidémie, réduisirent à néant cet immense effort. Le duc d'Anville fut victime de l'épidémie, et M. d'Estourmel, le plus ancien chef d'escadre, qui prit le commandement après lui, se tua dans un accès de fièvre chaude. La Jonquière, qui lui succéda, ranima les espérances des officiers et des marins qui avec un peu de vigueur avaient conservé tous leur courage, mais il ne réussit qu'à ramener à Brest, malgré les amiraux Anglais Sertock et Anson, qui avaient établi une croisière vers Ouessant, quatre navires avec les débris de l'équipage, dont il n'y avait pas six hommes qui ne fussent atteints du scorbut.

Ces désastres ne découragèrent pas le gouvernement de Louis XV et deux expéditions maritimes furent résolues, l'une pour les Indes, sous le commandement de M. de Saint-Georges, l'autre pour le Canada, sous les ordres de M. de la Jonquière. Cette nouvelle fut accueillie avec joie à la Nouvelle-France, et les historiens anglais, notamment celui qui a écrit la vie de l'amiral Anson, rendent cette justice à ce chef d'escadre, que sa conduite énergique, son habileté en ramenant l'année précédente les restes anéantis de notre flotte, l'avaient mis au rang des officiers les plus capables et les plus dignes d'un tel poste.

Cette fois encore, néanmoins, le succès ne répondit pas à nos espérances. La faute en fut à l'insuffisance des six vaisseaux de guerre chargés d'escorter les transports qui ne purent échapper aux vaisseaux anglais, au nombre de dix-sept, et qui furent anéantis ou capturés, à la hauteur du cap Finistère. M. de la

Jonquière lutta jusqu'au bout pour sauver ses transports dont un convoi parvint à échapper. Mais lui-même fut enfin forcé d'amener son pavillon et fut conduit prisonnier en Angleterre. Quarante ans auparavant, en 1706, il avait eu le même sort, après avoir tenté de s'emparer d'un vaisseau anglais, armé de soixante canons.

Les Anglais lui rendirent difficilement la liberté. Il put enfin s'embarquer de nouveau pour le Canada et y prendre possession de son commandement, après une navigation de soixante-quatorze jours.

Malheureusement le régime du monopole commercial, établi dans cette colonie, était radicalement vicieux. M. de la Jonquière en voulant le corriger se créa des difficultés avec les intéressés. Il essaya de fixer au Canada des officiers réformés en leur accordant des concessions de terre. Parmi ces concessionnaires, nous trouvons le chevalier de Repentigny, enseigne dans les troupes canadiennes que nous reconnaissons pour un de nos compatriotes. La mesure prise alors par M. de la Jonquière a été critiquée par certains historiens, mais il nous semble qu'elle mérite, au contraire, des louanges. Il protégea constamment nos nationaux, parmi lesquels se trouvaient bon nombre de nos compatriotes du Perche et de la Normandie. Il accueillit également avec faveur les Acadiens français (1) qui lui demandèrent à s'établir au Canada pour échapper à la tyrannie des Anglais, devenus maîtres de leur pays. Parmi les faits qui font le plus d'honneur à l'administration de M. de la Jonquière, il faut citer encore les travaux de canalisation qu'il fit exécuter sur la rivière de Catharakouy et l'exécution de la carte de la Belle-Rivière, son projet d'établissement d'une imprimerie pour la publication des actes du gouvernement, et le pavage des rues de Québec. Le 15 octobre 1731, il avait demandé son rappel, le 17 mars suivant, il expirait. Son corps fut enterré à Québec, dans l'église des Récollets.

Son neveu de la Jonquière de Taffanel, commandant de l'*Emeraude*, qui après le désastre du cap Finistère, put ramener un

(1) J'ai moi-même consacré au souvenir des Acadiens une note publiée dans la *Revue de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou.* Il en a été fait un tirage à part sous ce titre : *Note sur les Acadiens, présentée à Nosseigneurs du Clergé de France assemblés à Paris, au mois de juillet 1775.* Niort, L. Clouzot, 1867, in-8°, 6 p.

convoi entier à Québec, suivit noblement ses traces. Il fut promu chef d'escadre en 1771 et lieutenant général des armées navales en 1780 : sa fille avait épousé un neveu du marquis de Montcalm, mort si glorieusement en défendant le Canada.

Le lieutenant général de la Jonquière fut une des victimes de la Terreur. Jeté en prison comme émigré rentré sur le territoire français, il expira sur la charrette que le général Bizanette avait requise pour le faire transférer de Toulon à Grasse avec ses compagnons d'infortune, afin de les tirer des mains des assassins. Il avait quatre-vingt-neuf ans. La détention des membres de sa famille ne prit fin qu'au mois d'août 1797, mais un mois après, le coup d'Etat de fructidor les obligea une seconde fois à sortir de France où ils ne purent rentrer qu'en 1802. Notre confrère M. Camille de la Jonquière a rempli un pieux devoir en consacrant cette notice aux deux illustres marins dont il porte dignement le nom.

Louis DUVAL.

Extrait du *Bulletin de la Société Historique et Archéologique de l'Orne.*

Alençon. — E. Renaut-De Broise, Imprimeur et Lithographe